

Par son mode de constitution et d'expression, la schizophrénie reste la pathologie mentale la plus complexe et la plus ambiguë en psychopathologie et/ou en psychiatrie. Cela s'exprime par une polémique au niveau académique : entre cliniciens – chercheurs autant au niveau communautaire : là où s'exprime le populaire. Au sens épistémologique, la recherche qui explore la schizophrénie, permet de faire un tournant vers des approches fort diverses, revenant ainsi de plusieurs façons sur cette maladie mentale.

La clinique de la schizophrénie :

La contribution psychopathologique se distingue, essentiellement, par la contribution de Bleuler E. (Lemperrière Th. 1981), qui a remis en cause l'aspect évolutif et dégénéréscent qui touche la démence précoce décrite par Kraepelin E.. C'est en partant de cette remarque que Bleuler E. propose le terme de SCHIZOPHRENIE (Fedida P. 1974 ; P. 232), un syndrome illustrant une relation défectueuse entre le sujet et le monde extérieur. Cela conduit l'individu vers un monde imaginaire en se distanciant du vécu réel. Cette description psychopathologique proposée par Bleuler E. en 1911 est toujours à l'ordre du jour tant qu'elle est admise par beaucoup de cliniciens. En revenant aux données biologiques sur la schizophrénie on distingue des dysfonctionnements biochimiques touchant les cellules nerveuses.

Pour Pavlov, la schizophrénie est la conséquence d'un organisme qui ne maîtrise pas la paire « stimulus / réponse », cette dernière devient confuse, ce qui empêche l'autorégulation, en tant que projet ultime de l'organisme, de se réaliser.

D'un autre côté les données psychosociales et culturelles, situent la cause de la schizophrénie dans l'échange défectueux qui se réalise entre le sujet et son contexte, tant que la manière de vivre d'une personne ne peut se réaliser qu'à l'intérieur d'une sphère sociale.

C'est ainsi que la schizophrénie serait selon ce point de vue, l'aboutissement d'un dysfonctionnement touchant le maniement d'un

code commun permettant de réguler les différentes significations interindividuelles et/ou intrasociales.

D'un autre côté Deveureux G. constate que la schizophrénie apparaît dans une société qui subit ou qui réalise un passage du collectivisme à l'individualisme (Ey H. 1989 ; P. 484). Quant à Foucault M., il pense que la schizophrénie ne prend son caractère pathologique que si une culture la reconnaît ainsi (Foucault M. 1966) ; c'est pour cela que la folie a prit des colorations diverses d'un champ épistémique à un autre et que sa signification et son traitement changent d'une culture à une autre.

La schizophrénie : le passage par le signifiant

Pour l'explication langagière, cette dernière a pour représentant (s) ; d'un côté, Lacan J. qui conçoit que le trouble psychopathologique a pour origine une signification frustrante, transfigurant un désir irréalisé par le sujet là où ce dernier est confronté au discours de l'autre (Lacan J. 1966). C'est pour cela que le langage – en tant que moyen de communication sociale – ne permet pas au sujet de prendre la parole afin de retrouver sa particularité qui s'inscrit dans sa singularité même dont le noyau est discursif. C'est dans cette optique que dans la folie se déclare, pour Lacan J., la liberté négative d'une parole qui a renoncé à toute reconnaissance (Lacan J. 1966 ; P. 159).

Ainsi les psychoses sont des pathologies exprimant un dysfonctionnement de système de communication par signes, là où le modèle du schizophrène manifeste le renoncement à : 'dire son moi' tout en étant lié à un interlocuteur via un code commun.

Vygotsky L. (Vygotsky L. 1985) quant à lui, part du principe que le système de signes le plus déterminant dans l'existence humaine est représenté par l'outil linguistique qui permet de transformer les capacités cognitivo-cérébrales en des processus mentaux supérieurs (Deleau M. 1990 ; P. 16). Cette caractéristique distingue le sujet humain, qui se complexifie à travers son imbrication à un milieu socioculturel donné, dans le sens où l'individu, et via une interaction verbale, essentiellement, parvient à l'autorégulation de son organisme après avoir été orienté par un partenaire de son groupe social.

On peut comprendre, selon cette optique, que le schizophrène devient ainsi lorsque ses partenaires sociaux ne parviennent pas à lui transposer les différents systèmes de signes, essentiellement le système de signes linguistiques, afin d'assurer la maturité du système cognitif. On peut supposer aussi que les systèmes de signes n'assurent

pas en eux-mêmes la régulation interne d'une subjectivité. Et dans ce cas c'est la culture qui engendre le clivage chez les partenaires sociaux.

Ici le schizophrène serait porteur de systèmes de signes dissociés là où la fonction métadiscursive ⁽¹²⁾ qui oriente le schizophrène est hétérogène, morcelée au sens où transparait le non conventionnel. Cela est le signe d'une culture qui ne se constitue pas de façon dialogique au sens où les multiples formes d'interactions ont pour conséquence un déchirement, un morcellement plutôt qu'ils aboutissent à la réalisation d'œuvres.

Pour Bruner J. (Bruner J. 1991 a, b) le sujet humain est prédisposé à s'orienter vers le monde extérieur à travers un acte d'intentionnalité qui pousse l'individu à agir. Cette tension interne à la subjectivité humaine est complétée par les conditions externes qui contribuent à la réalisation d'une tâche, cette dernière est essentiellement sociale, tant que la construction des divers 'savoir-faire' ont pour support une contribution et une participation collectives (Bruner J. 1991 a ; P. 23) là où l'adulte, via des contacts conversationnels, est au centre de cet apprentissage qui permet à l'enfant et d'assimiler et de discuter les représentations de ses conduites avec l'autre.

Après avoir décrit le type d'échange(s) entre l'adulte et l'enfant ; Bruner J. explique le rôle de l'école, en tant qu'institution sociale ultime permettant à l'individu d'élargir le champ d'apprentissage des différentes règles socioculturelles régulant ses interactions avec ses partenaires sociaux.

Bruner J. conçoit que l'adulte reste constamment au centre de la transmission d'une culture, celle-ci prend forme à travers l'intervention de celui-là qui reste le cadre référentiel pour l'enfant, lui permettant de canaliser de certaines façons ce qu'il a appris à l'intérieur d'une société donnée. Or pour Bruner J., les sociétés industrielles ont perdu leur espace humain, ce qui suppose que l'adulte n'est pas à la hauteur de la transmission des divers 'savoir-faire' qui assurent à l'enfant une adhésion cohérente à sa communauté. Cette

¹² - Cette notion désigne les présupposés idéologiques- culturellement parlant- qui oriente 'le soi' individuel et/ou social selon certaines valeurs au lieu d'autres. Concrètement ces valeurs s'expriment par une manière de réfléchir, d'agir et de dire.

déshumanisation peut provoquer l'apparition de la schizophrénie qui serait dans ce sens le signe de l'échec d'un projet de société.

'Langage/Culture' : paire explicative de la schizophrénie

De notre part ⁽¹³⁾, on a essayé de faire le point sur la schizophrénie : le point le plus noir en psychopathologie et/ou en psychiatrie, là où on tend à lire cette pathologie sous le cadre d'une conception particulière dans le sens où on a tenté de décoder la structure et la fonction de l'appareil mental du schizophrène selon une approche essentiellement : 'anthropo-langagière'.

Le primat 'anthropologique' sert à dévoiler un ensemble de valeurs médiatisées par une culture vers un groupe social donné. Ici apparaît le schizophrène en tant que porte parole d'un système de croyances dont les normes contenues ne sont pas discutées voire contester. C'est à dire que dans ce sens le schizophrène ne parvient pas à délimiter le 'penser/ ne pas penser' le 'faire / ne pas faire' et le 'dire / ne pas dire' sous le cadre d'un consensus admis sur le plan social.

Ainsi le schizophrène serait témoin d'une culture sans texture et dont l'aboutissement serait la décomposition. Tant qu'une convention : admise, partagée et discutable sur 'le vivre ensemble' y échappe, là où le 'soi' groupal tente de retrouver une identité polysémique. Ce qui veut dire que l'élancement du groupe cité, vers la tentative de vouloir atteindre un espace identitaire constitué, achevé et disposé à une remise en cause reconstituante reste une quête impossible.

L'importance du langage est à signaler aussi, tant que l'ordre culturel reste implicite sans l'intervention d'une représentation signifiante qui illustre ce que veut dire et par quelle procédure se réalise le passage de la culture, de son état de règles à son état d'actes. Ce passage à pour véhicule le signe linguistique. C'est ici qu'apparaît avec toute sa force l'aliénation mentale, tant que prendre la parole chez le schizophrène, à travers une représentation délirante, marque l'intensité du 'non conventionnel'.

Cela fait signe du caractère d'une culture profondément dissociée et dans sa structure, parlant ici de l'ensemble des textes qui l'ont

¹³ - On a pour support épistémologique : Le relativisme culturel et la théorie du dialogue. L'exemple de Bruner J. représente dans cette perspective une référence.

formés historiquement, et dans sa fonction qui renvoie aux types de discours qui doivent contribuer à sa reconstitution permanente par référence à des sujets parlants.

En conclusion on va dire qu'une culture doit revenir sur ses règles d'une façon à réviser les normes qui la constituent, tant que la schizophrénie et sous la forme de sa déclaration par signes⁽¹⁴⁾ serait un repère de dysfonctionnement extrême d'une culture qui dans ce cas – et via ses représentants – doit revoir, à travers un ordre conversationnel, la finalité et la légitimité du réseau symbolique qui donne marque à la manière de 'vivre ensemble' entre membres d'une même collectivité.

¹⁴ - : Essentiellement verbaux – à travers la représentation du délire.

Bibliographie

- 1) ABRAHAM G. : Psychiatrie pluridimensionnelle. B. Payot ; Paris 1979.
- 2) ARRIVE M. : Linguistique et psychanalyse ; éd. MERIDIENS/KLINCKSIEK 2^{ème} éd. Paris 1987.
- 3) BENHABIB (A.) : 'La thématization du vécu dans le discours du schizophrène - approche d'ordre psychosociolinguistique sur un discours d'une patiente schizophrène - '. Mémoire de fin d'études en ORTHOPHONIE soutenu le 10 - 09 - 1997 à l'Université d'Alger - Institut de psychologie et des Sciences de l'Education (Annexe Bouzaréah) - non publié - .
- 4) BRUNER J. : Le développement de l'enfant éd. P.U.F. 1983 3^{ème} éd. Paris 1991a.
- 5) BRUNER J. : Car la culture donne forme à l'esprit. éd. ESHEL Paris 1991 b.
- 6) DELEAU M. : Les origines sociales du développement mental. Ed. ARMAND COLIN Paris 1990.
- 7) EY E. : Manuel de psychiatrie éd. MASSON Paris 1989.
- 8) FOUCAULT M. : Maladie mentale et psychologie. Ed. P.U.F. Paris 1966.
- 9) LACAN J. : Ecrit -I- éd. SEUIL Paris 1966.
- 10) LEMPERIERE Th. Et Coll. : Psychiatrie de l'adulte. Ed MASSON 1977 éd. 1981.
- 11) MOUNIN G. : Introduction à la sémiologie éd. MINUIT Paris 1970.
- 12) MUSIOL M. et TROGNON A. : Accomplissement interactionnel du trouble schizophrénique in La folie dans la place sous la direction de Joseph I. et Proust éd. E.H.E.S.S. Paris 1996 ; P.P. 179-209.
- 13) SAUSSURE F. De. : Cours de linguistique générale. B. Payot, Paris 1972.
- 14) SZASZ T. : La schizophrénie. B. Payot, Paris 1983.
- 15) TROGNON A. : Rapport d'activités du groupe de recherches sur les communications. Univ. De Nancy 2 ; Août 1996.
- 16) VYGOTSKY L. : Pensée et langage. Ed. SOCIALES, Paris 1985.